

« J'ai le goût du débat »

Camélia Jordana, à l'affiche de « La Nuit venue », polar sur fond d'esclavage moderne, revient sur la polémique suscitée par ses propos sur la violence policière envers les Noirs

ENTRETIEN

Le matin de l'entretien, le 24 juin, Camélia Jordana est arrivée les cheveux défrisés, coiffure qu'elle arborait sur le plateau d'*On n'est pas couché*, un mois plus tôt, le 23 mai lorsque, dénonçant les violences policières, elle déclarait sur France 2 que des gens « se font massacrer quotidiennement » en raison de leur couleur de peau. « Aujourd'hui, j'ai les cheveux défrisés. Quand j'ai les cheveux frisés, je ne me sens pas en sécurité face à un flic en France », lançait-elle au chroniqueur de l'émission, Philippe Besson.

Le 9 juin, place de la République à Paris, la chanteuse et comédienne âgée de 27 ans, révélée par *La Nouvelle Star* (M6), entonnait un vieux gospel avec d'autres artistes (Sandra Nkaké, Pomme...), *We Shall Overcome*, en hommage à l'Américain George Floyd et au Français Adama Traoré, deux hommes noirs décédés à la suite d'une interpellation policière – respectivement le 25 mai 2020 et le 19 juillet 2016.

Dans *La Nuit venue*, premier long-métrage de Frédéric Farrucci, l'actrice au franc-parler trouve un rôle à sa mesure. Elle y incarne Naomi, une belle de nuit, danseuse dans un club et call-girl, dont la vie bascule lorsqu'elle rencontre Jin, chauffeur de VTC et clandestin chinois, tenu par la mafia de son pays, interprété par un acteur non professionnel, Guang Huo. Un film noir sur l'esclavagisme contemporain.

« La Nuit venue » revisite Paris et sa périphérie, à travers le regard d'un chauffeur de VTC. Qu'est-ce qui vous a touché dans le scénario ?

Je suis arrivée à Paris vers l'âge de 17 ans. Je n'ai pas fait d'études, je me suis construite politiquement avec des artistes : je les appelle « ma famille de gauchistes », je vivais H24 avec eux. En lisant le scénario de *La Nuit venue*, avec ses descriptions et didascalies, j'ai ressenti tout ce qui me traverse depuis les attentats en 2015, Nuit debout en 2016... Frédéric Farrucci réussit à décrire l'atmosphère de la capitale, la nuit, ce qui nous crève le cœur, le capitalisme, l'esclavagisme contemporain. Il y a aussi cette tension et la solitude que l'on ressent le jour. Ce sont les mêmes sensations qui avaient donné naissance à mon album *Lost* (2018), où transpire l'actualité. Je me disais : qui est ce mec qui a écrit ce film ?

Je ne connais aucun long-métrage français dans lequel la communauté chinoise est à l'écran, sauf quelques comédies populaires avec un personnage asiatique. Le fait que la moitié du film soit en mandarin, qu'on y parle des conditions de vie des réfugiés chinois, ça m'excitait beaucoup. C'est nouveau, et c'est fait avec une intelligence et une finesse rares. Naomi, mon personnage, me faisait assez peur et en même temps m'attirait...

Comment qualifieriez-vous votre personnage, Naomi, une call-girl dont le passé reste assez mystérieux dans le film ?

C'est un rôle très différent de ceux que l'on a pu me proposer jusque-là. Après *Le Brio* (2017), d'Yvan Attal, je recevais beaucoup de scénarios, mais on me proposait exclusivement des rôles de femme arabe, et pas de femme tout court. En grande majorité, il s'agissait d'interpréter la femme du djihadiste... J'ai dit à mon



Le 3 juillet, à Paris. MARTIN COLOMBET POUR « LE MONDE »

agente que je ne voulais plus de ça. Depuis *Curiosa* (2019), de Lou Jeunet, j'ai pu m'éloigner des rôles habituels de la femme joviale, solaire, avenante, qui apporte du peps, « pétillante » comme on dit, un terme que je déteste.

On a beaucoup discuté de mon personnage avec Frédéric Farrucci. On peut imaginer que Naomi, au départ, était étudiante. Elle a toujours aimé danser et elle commence à travailler dans un club, où elle gagne bien mieux sa vie que si elle était serveuse. Puis on lui a proposé des shows privés, et elle est entrée dans ce réseau de prostitution. Pour tenter de sortir de cet esclavagisme qu'ils ont quand même choisi, Naomi et Jin vont tenter la fuite à deux.

Votre corps est à la fois érotisé et tenu à l'écart, dans la pénombre...

« Même quand je suis d'accord avec quelqu'un, je vais aller chercher l'endroit où l'on ne sera pas tout à fait en phase »

Antoine Parouty, le chef-opérateur, a une façon de filmer très érotique et très pudique, sensuelle et respectueuse. Il y a chez lui, comme chez Fred [Farrucci], une intelligence du cœur qui va jusqu'à se demander comment filmer les fesses d'une femme. J'ai été tellement emballée par l'équipe du film que j'ai piqué plusieurs de ses membres pour réali-

ser mon premier documentaire : il s'intitulera *La Peur des hommes*.

De quelle peur s'agit-il ?

Depuis #metoo, la peur a changé chez les femmes. Je voudrais donner la parole à des hommes sur la peur qu'ils peuvent véhiculer ou qu'ils peuvent ressentir à l'égard des femmes. Certains redoutent que leurs actes soient révélés, d'autres ont peur des fabulations... Je veux raconter ça, j'ai le goût du débat. Même quand je suis d'accord avec quelqu'un, je vais aller chercher l'endroit où l'on ne sera pas tout à fait en phase pour comprendre, essayer de faire bouger l'autre ou bouger moi-même.

Le problème, c'est que, en France, il n'y a plus d'espace public, il y a des mégaphones partout. Tout le monde a la parole, mais chaque parole prend des

« Le militantisme donne place à un mouvement, ça fait grandir de manière assez égale une force et une colère »

proportions dingues parce que tout devient violent. En revanche, il n'y a pas de lieu dans lequel on peut s'asseoir, échanger, où quelqu'un pourrait revenir sur ce qu'il a dit et exprimer quelque chose de plus nuancé.

Vos propos sur les gens qui se font « massacrer » par la police en raison de leur couleur de peau ont profondément divisé. Comment l'avez-vous vécu ?

J'étais contente, cela n'a pas été dur à vivre. Le militantisme, ça donne la pêche, on se rend compte qu'on n'est pas seul(e), ça donne place à un mouvement, ça fait grandir de manière assez égale une force et une colère. C'est exactement ce que je voulais faire sur ce plateau : ouvrir un débat. Certains, pour contester le mouvement de soutien à George Floyd et Adama Traoré, ressortent toujours le même argument : « Les Etats-Unis, ce n'est pas la France. »

Mais ce n'est pas la question. En réalité, il y a un peuple blanc qui a colonisé et/ou esclavagisé et/ou réduit à néant les autres peuples qui ne sont pas blancs. Tant que les plaies n'auront pas été traitées, pour les peuples de descendants de décolonisés et pour le système qui a colonisé, les choses ne pourront pas avancer, le dialogue ne pourra pas avoir lieu. Je le crois sincèrement. La décolonisation, ça a été la fin de quelque chose. Mais on ne peut pas se contenter d'avoir ruiné, torturé, massacré des peuples, puis de dire un jour, bon, c'est fini, on arrête.

En France, une jeunesse très diverse a manifesté contre les violences policières, au côté de féministes qui abordent les questions raciales. Selon vous, est-ce significatif ?

C'est très rassurant et joyeux que l'on soit aussi nombreuses et nombreux à prendre la parole, à se cultiver et à avancer ensemble, à déconstruire nos erreurs... J'ai l'impression qu'il y a une prise de conscience de ce qu'Angela Davis appelait le « féminisme intersectionnel ». Ce féminisme intersectionnel gagne ma génération et celle d'après. On est sur la bonne voie... ■

PROPOS RECUEILLIS PAR CLARISSE FABRE

Plongée dans les faux-semblants de la Ville Lumière

Dans une obscurité splendide, un chauffeur de VTC d'origine chinoise et sans papiers, beau et taiseux, sillonne Paris. Un premier film réussi

LA NUIT VENUE

■■■■

Aux marges, la capitale reconnaissante. *La Nuit venue*, premier long-métrage de Frédéric Farrucci, est d'abord une belle rencontre entre le cinéma noir aux codes stylisés et le réalisme contemporain d'une grande ville comme Paris, teinté de faux-semblants mystificateurs. Capables de transformer les boulevards périphériques en éclats de lumière ou de faire passer un clandestin pour un cadre dynamique. Nous y sommes, et c'est la première image du film. Dans un atelier, un tailleur chinois ajuste la longueur d'un pantalon pour son client, un jeune homme d'origine

chinoise, lui aussi. Celui-ci repart en costume et chemise blanche vers son nouveau destin : conducteur de VTC, pour le compte d'une mafia intracommunautaire. En échange de son entrée clandestine en France, il doit travailler pour rembourser le patron, monsieur Xié, visage tiré et cernes aussi longs que les revers de sa veste en cuir (Tien Shue).

Jin (Guang Huo), le personnage principal du film, beau et taiseux comme Alain Delon dans *Le Samouraï* (1967) de Jean-Pierre Melville, n'a plus que trois semaines à trimer avant d'être libéré du joug de ses exploiters, qui font tourner les taxis la nuit et dormir les chauffeurs le jour, entassés dans un appartement de banlieue. Cette forme d'esclavage moderne,

Jin l'a plus ou moins acceptée. C'était le prix à payer pour ce DJ et compositeur qui souhaitait quitter la Chine. Mais rien ne se passe comme prévu, ni au travail ni dans la vie, et Jin se retrouve à nouveau piégé, condamné à refaire des tours de cadran au volant de sa berline s'il veut préserver ses chances.

Tandem de solitaires

Pour nourrir le scénario de son film, coécrit avec Nicolas Journet et Benjamin Charbit, Frédéric Farrucci s'est inspiré d'une légende urbaine selon laquelle des chauffeurs chinois seraient en fait de faux taxis sous la coupe de la mafia. Le cinéaste a choisi d'ancrer son histoire dans le milieu des VTC, plus actuel et témoin de

« l'ubérisation » de la société. Pendant la préparation du tournage, il a fait connaissance avec un chauffeur nigérian, John, qui s'est lui-même retrouvé dans les mailles d'un petit mafieux. La réalité rejoignait la fiction. L'équipe du film a réalisé un podcast de huit minutes qui donne la parole à John, dont le témoignage crée un lien documentaire avec *La Nuit venue*.

Les premières minutes explorent l'esthétique du film de gangster, avec les portes qui claquent dans le garage et le patron devant lequel on baisse les yeux. C'est, ensuite, à travers le regard de Jin, par la fenêtre de sa voiture, que *La Nuit venue* revisite Paris de manière subliminale. Ses quartiers Nord peuplés de migrants

dormant sous la tente. Ses fêtes qui ne font que passer dans le véhicule, entre deux soirées à ne pas manquer. Un montage subtil organise le chassé-croisé des passagers, jusqu'au moment où surgit Naomi (Camélia Jordana).

Belle ténébreuse, ou Cendrillon disparaissant du carrosse-taxi jusqu'au lendemain. Jin devient son chauffeur attitré pour la raccompagner chaque soir à son domicile, après les strip-teases. Travailleur du sexe, émancipée, elle prend des coups mais ne semble pas avoir la force, toute seule, de quitter cette activité lucrative. A deux, serait-ce possible ? Le tandem de solitaires s'approprie lors d'un concert de l'artiste électro Rone, filmé in situ dans une pilette mixant le rouge passion et le

gris-bleu indécis. La nuit, tous les amoureux sont grisés.

Parlons de la couleur du film, de ces néons que le réalisateur est allé chercher comme un hommage au *Taxi Driver* (1976) de Martin Scorsese. De ces ombres de lumière qui surlignent le corps de Camélia Jordana, sans lui voler sa nudité. De la couleur tout court des acteurs asiatiques qui peuplent ce film, trop rares dans le cinéma français. De Jin, interprété par un acteur non professionnel, qui travaille dans les télécoms, on gardera le regard désirant dans le rétroviseur. ■

CL. F.

Film français de Frédéric Farrucci. Avec Guang Huo, Camélia Jordana, Tien Shue (1 h 35).